

Octobre 2021

#12

Revue PAYSAGES

Le Magazine des Paysages de Haute-Savoie

Palmarès des paysages
**Jardin de La Jaÿsinia
à Samoëns**

Focus
**À Villaz, le vignoble
des coteaux des Girondales**

Paysages des collectivités
**Mobilité : ces communes qui
cherchent des solutions**

Regard
**Pédaler au rythme
de la Haute-Savoie**

Panorama
**La ferme de Chosal...
Quand la nature relève les hommes**

Dossier **Perméabilisation des cours d'école**

EDITO

TROIS QUESTIONS À LAURENCE AUDETTE

Paysages : Que vous inspire le réseau Empreintes, dont vous êtes devenue la présidente ?

Je suis ravie de voir autant d'acteurs engagés au sein du réseau Empreintes : une vingtaine d'intercommunalités membres et quelques 25 associations implantées en Haute-Savoie qui agissent ensemble pour trouver des solutions innovantes, améliorer et accompagner les services, être plus vertueux dans nos méthodes. Les demandes des collectivités s'accroissent aussi, car elles souhaitent développer la résilience sur leur territoire, la nature en ville, les liens socioculturels, la participation citoyenne ou encore l'adaptation au changement climatique. Forts d'un lien étroit avec le Département, nous avons signé une convention-cadre regroupant les acteurs sur toute la Haute-Savoie.

Paysages : Et en qualité de maire de Dingy-Saint-Clair, vous continuez de développer des projets d'envergure...

Oui, nous avons su mener avec l'équipe municipale et les habitants des actions améliorant la vie quotidienne. Je citerais notamment le regroupement des écoles/centres de loisirs et salle de sport, pour lequel nous avons travaillé avec les professionnels, et rencontré les utilisateurs tout au long du projet. Ce fut un véritable travail participatif !

Paysages : Comment décririez-vous cette nouvelle école de Dingy-Saint-Clair ?

Ce bâtiment commun a permis de réduire les coûts de fonctionnement grâce à des espaces mutualisés, diminuer les déplacements, remplacer les énergies fossiles par la géothermie, utiliser du bois des Alpes, végétaliser la cour d'école. C'est par ailleurs un projet plus adapté aux besoins actuels des usagers et du personnel encadrant, avec des espaces modulables, des jardins potagers éducatifs, un amphithéâtre naturel, et des jeux conçus avec des matériaux naturels et locaux.

Laurence Audette
Maire de Dingy-Saint-Clair
Présidente du réseau Empreintes
Vice-Présidente des Maires Ruraux 74

Revue PAYSAGES

Le Magazine des Paysages de Haute-Savoie

La revue "Paysages" est une publication du CAUE de Haute-Savoie.

Siège social : L'îlot-S - 7 esplanade
Paul Grimault - 74000 Annecy
Tél 04 50 88 21 10 - www.caue74.fr

Responsable de la publication :
Arnaud Dutheil, directeur du CAUE

Rédacteur en chef :
Grégoire Domenach, journaliste
Coordination éditoriale : Jacques
Favras, responsable du pôle Architec-
ture, villes & territoires, CAUE

Conception graphique : Maryse Brion,
CAUE, d'après une maquette de
www.abaca-studio.com
N°ISSN : 2258-9548

Publication annuelle gratuite imprimée
en 2 000 exemplaires / Octobre
2021

Crédit photographique : Couverture :
Grégoire Domenach, Édito : Mairie de
Dingy-Saint-Clair, Sommaire : Palmarès
des Paysages : CAUE, Focus et Panorama :
Grégoire Domenach, Dossier et Paysages
des collectivités : CAUE / Béatrice Caféri,
Regard : Nurlanbek Nurlaev

Reproduction même partielle interdite

sommaire

Palmarès des paysages

Ce jardin où les fleurs tutoient le ciel | page 4

Histoire du Jardin botanique alpin de La Jaÿsinia, situé à Samoëns, en trois chapitres et autant de figures qui auront marqué les lieux !



Focus

Coteaux des Girondales : Domaine du paysage | page 6

Quel est donc ce vignoble en agriculture biologique à Villaz ? Rencontre avec Francis Rousset, vigneron-paysan, un homme de la terre, ou plutôt : un homme qui aime faire parler la terre...

Dossier

Perméabilisation des cours d'école | page 10

Fini l'enrobé, à bas le bitume, adieu l'artificialisation : la révolution est en cours... d'école ! À Annecy, Faverges, Neuvecelle, Saint-Julien-en-Genève, des collectifs et des ingénieurs paysagistes ont donné le pouvoir aux enfants de véritablement transformer leurs cours d'école.



Paysages des collectivités

Mobilité : ces communes qui cherchent des solutions | page 18

Le train à Saint-Gingolph fera-t-il son grand retour sur la voie du Tonkin ? La voie verte et les sentiers pédestres ont la côte à Héry-sur-Alby... Deux exemples de communes créatives !



Regard

Pédaler au rythme de la Haute-Savoie | page 22

Le Grand-Bornand rime avec les cimes d'une Haute-Savoie fière de son statut de terre de sport. Alors, quand le Tour de France s'y déroule et fait passer ses caravanes, ses cyclistes, ses coursiers, c'est une occasion rêvée pour la région !

Panorama

La ferme de Chosal...

Quand la nature relève les hommes | page 24

Un lieu bien particulier se niche dans les vallons de la commune de Copponex : la ferme de Chosal. Cette ancienne exploitation maraîchère, reprise en 1980, a désormais pour vocation l'horticulture, la préservation de l'environnement, le land art, l'animation pédagogique, et enfin la vente de produits locaux...



A lire | page 27

Découvrez notre sélection d'ouvrages sur le paysage.



SAMOËNS

CE JARDIN OÙ LES FLEURS TUTOIENT LE CIEL

Il y a fort à parier qu'à la lecture de cet article, notre revue soit ensuite contactée par quelques producteurs hollywoodiens, dans le but de réaliser un film (ou une série ?) sur l'histoire du jardin botanique alpin de La Jaÿsinia, à Samoëns. En trois chapitres, et autant de figures, revenons sur cette épopée où la nature tient le rôle principal...

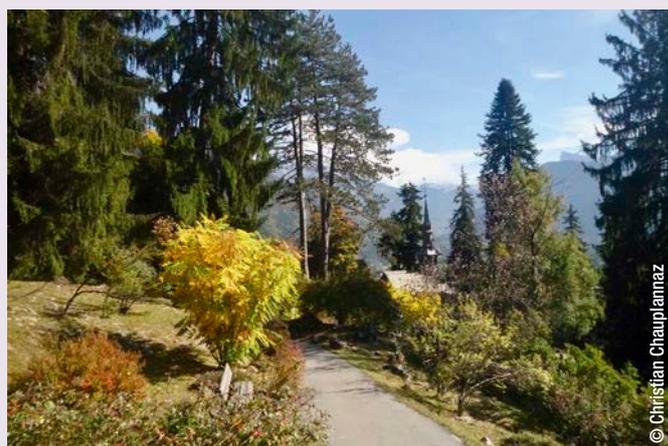
LA BERGÈRE DEVENUE MILLIARDAIRE

Marie-Louise Cognacq-Jaÿ... Quelle femme ! Quelle vie ! Et surtout, quel héritage laissé au monde de la nature, de la Haute-Savoie, et du paysage... Tout commence par elle, dont la détermination a permis au jardin botanique alpin de voir le jour. Et pourtant, rien ne prédestinait cette Septimontaine (habitante de Samoëns) à un tel résultat...

Marie-Louise Jaÿ naît en 1838 au hameau du Villard, d'une famille paysanne de huit enfants dont elle est la sixième. L'une de ces familles pauvres où la terre incarne le seul et unique moyen de subsistance. Comme beaucoup d'autres enfants de ce milieu agropastoral, elle sera placée dans une autre famille où elle travaillera en qualité de bergère, jusqu'à l'adolescence. Mais le travail manque, dans ces vallées, en cette période de l'histoire qui ne jouissait pas encore des stations de ski et du tourisme de masse. Elle part à Paris en 1864, accompagnée de sa tante et où, dans une lettre envoyée à son cousin, elle écrit : *"Rien que des cœurs froids dans le peuple parisien. Je porte mon regard vers mes chères montagnes où j'ai tout laissé..."*

UNE PRODIGIEUSE ASCENSION SOCIALE

À Paris, Marie-Louise fait la rencontre d'un personnage balzacien : Ernest Cognacq. Provincial lui aussi (originaire de Charente-Maritime), Ernest compose parmi ces jeunes hommes montés à la capitale dans l'espoir d'y faire fortune. Après bien des déboires, ce génie du commerce fonde *La Samaritaine* et épouse Marie-Louise Jaÿ, qui est alors vendeuse dans un magasin de lingerie. La Samaritaine devient en quelques années un énorme succès commercial, puis l'une des places mercantiles les plus prisées de Paris. Avec cet argent, le couple Cognacq-Jaÿ crée une fondation éponyme, consacrée à des actions de bienfaisance un peu partout dans l'hexagone... C'est ainsi que Marie-Louise - la bergère devenue milliardaire - finance la création du jardin botanique alpin et fait construire un pavillon qui abritera le cabinet d'un docteur, dont la mission sera de soigner gracieusement les enfants et les indigents à Samoëns.



En automne, le jardin botanique se pare de couleurs qui font le bonheur des visiteurs. Chaque saison offre ici sa pluralité d'ambiances.



LE PAYSAGISTE QUI VOULAIT ÊTRE PEINTRE

1903. Marie-Louise acquiert un champ qui borde le cœur de village de Samoëns. Le projet est simple : réaliser un des plus prestigieux jardins botaniques de son temps. Parmi les savants, botanistes, jardiniers qu'elle consulte, une personnalité émerge. Bien plus flaubertienne que balzacienne, celle-ci s'appelle Louis-Jules Allemand. Un colosse. Architecte-paysagiste controversé, inspiré par la peinture impressionniste, homme exigeant avec lui-même comme avec ses ouvriers, il a une idée derrière la tête : réunir dans ce jardin le plus grand nombre possible de plantes de montagne et reconstituer leur habitat. Mais Louis-Jules Allemand va bien plus loin, il dessine un véritable parc paysager dont l'esthétique sera irréprochable, fondé sur les principes du pittoresque et du pictural. Le jardin prend forme avec ses encoissements, ses sinuosités, ses torrents, ses chutes d'eau, ses bassins, ses baliveaux, son théâtre rocheux, ses masses d'arbres au camaïeu de verts et de bleus, ses gradins, son romantisme et ses parfums. C'est une réussite totale, un triomphe. Le projet mobilise 250 employés pendant trois longues années. Le visiteur peut alors voyager au travers d'essences venues du continent américain, de Sibérie, des Alpes, des Pyrénées, des Balkans, du Caucase, de l'Himalaya, et des granits sont même apportés de Chamonix (grâce à des charrettes tirées par les chevaux) afin que poussent des plantes d'altitude. Aujourd'hui, plus de 5 000 espèces s'épanouissent sur le jardin botanique alpin de La Jaÿsinia... que 70 000 visiteurs par an viennent contempler.

LE MÉCANICIEN ÉPRIS DE BOTANIQUE

Du printemps jusqu'à l'automne, Christian Chauplannaz arpente les vallons forestiers de Samoëns, en quête de graines qu'il conserve ensuite dans des sacs. Dans un deuxième temps, il rédige un "index seminum" qui regroupe les noms des graines dont il dispose, avant de le transmettre au Muséum d'histoire naturelle à Paris. Ce catalogue est enfin envoyé partout dans le monde, à l'adresse de parcs, de jardins, d'universités intéressés par les espèces alpines, et qui prennent contact avec Christian Chauplannaz afin d'obtenir un échantillon scientifique. Mais cet

homme n'est pas seulement un arpenteur du monde végétal, il est aussi, et surtout, le directeur actuel du jardin botanique alpin de La Jaÿsinia. En d'autres termes, il est l'héritier de la philosophie de Marie-Louise et de Louis-Jules Allemand. *"Ça, c'est joli, n'est-ce pas ? C'est l'Aconitum napellus, qu'on appelle aussi le casque de Jupiter. Et là vous apercevez des Tricyrtis, originaires du Japon, qui fleurissent en septembre ! Ce sont des fleurs très élégantes. On va maintenant aller rendre visite au Libocedrus decurens, si vous voulez bien..."* Suivre le directeur dans son jardin relève moins du parcours pédagogique que d'une déambulation poétique... Car lui aussi est un personnage de roman, à n'en point douter... mais lequel ? Autodidacte passionné, l'homme dirige le jardin botanique depuis près de quarante ans. *"Je n'ai pas eu le bac et j'ai reçu une formation de mécanicien. Mais l'amour de la nature m'a toujours animé ! Les plantes, les semences, les arbres, les fleurs, ça, je connais. Je suis aussi apiculteur et charpentier à mes heures perdues... Et je cuisine une fondue dont vous me direz des nouvelles !"* Aux abords de son laboratoire botanique, plus de 800 espèces sont entretenues sur une minuscule parcelle, en pente, avec une vue époustouflante sur le village et le cirque des montagnes. Hélas, la tempête du 12 juillet dernier a dévasté une partie du jardin en cassant et en déracinant des arbres centenaires. La mousse qui croissait à l'ombre dépérit, mais Christian Chauplannaz replantera d'autres espèces... sans l'aide néfaste de produits phytosanitaires ou de pesticides, amour de la nature oblige. *"On ne fauche pas au printemps, et on laisse se développer les prairies naturelles, pour les papillons et les insectes pollinisateurs"*, confie-t-il. On poursuit notre marche entre une collection de tilleuls et de perce-pierres, on passe devant le chant d'une cascade et d'un ruisseau torrentiel, on salue ici un if magnifique, et là des ligulaires à la floraison exubérante, quand, soudain, Christian Chauplannaz nous fait signe de nous arrêter. Nous sommes en compagnie d'un tulipier de Virginie. Son arbre favori. *"Parce qu'il fleurit toujours le 16 juin, et que c'est la date de mon anniversaire !"* Fin de la visite, mais pas fin de l'histoire... Car ici, le végétal a de l'avenir, et beaucoup de bienfaiteurs.

FOCUS

COTEAUX DES GIRONDALES : DOMAINE DU PAYSAGE

Au commencement était le Verbe, ou plutôt le Mot. Les mots avant le travail de la vigne, car Francis Rousset fut libraire avant d'être vigneron à Villaz. Du reste, il serait plus judicieux de le qualifier comme un "paysan-vigneron" puisqu'il entretient des vergers et s'occupe d'un troupeau de moutons, outre son travail au vignoble. Rencontre avec un homme de la terre, ou plutôt, avec un homme qui aime faire parler la terre... Santé !

Sur les coteaux des Girondales, le regard se laisse cajoler par la poésie du paysage. Les vignes tutoient sans cesse les montagnes, celles du Parmelan et du Mont-Veyrier, de la chaîne des Aravis et du Semnoz. À flanc de vallon surgit cette construction en bois, sise sur deux étages, élégante et discrète, qui renferme les chais du

vignoble, celui de Francis Rousset. *"Dans tout ce que j'entreprends, il y a la question du sens et de la passion, dit-il. Créer, concevoir, produire, sont des mots vides s'ils ne sont pas chargés de sens."* Et l'homme glisse timidement cette phrase de Montaigne, qu'il aime beaucoup, pour résumer son activité : *"Je ne fais rien sans gaieté"*.

MISE EN BOUCHE

Ce vignoble a une longue histoire à Villaz. En 1730 déjà, la culture de la vigne est attestée sur les cadastres d'époque - la fameuse mappe sarde - sur une surface d'une dizaine d'hectares. En 1898, il ne reste hélas plus qu'un seul hectare de vignes, à la suite des ravages causés par le phylloxera. Ensuite, le territoire se découvre d'autres vocations, il se transforme : les coopératives laitières se multiplient pour la production du fromage, les stations de ski croissent ici et là, avec leurs farandoles de remontées mécaniques, et c'est l'essor du tourisme au XX^e siècle, avant que la mise sur le marché des vins des colonies et des vins du sud-ouest - peu onéreux - porte le coup de grâce au vin de Savoie. La vigne disparaît à Villaz. L'histoire aurait pu s'arrêter là, certes...



ARÔMES ET RENAISSANCE

...mais celles qui renaissent de leurs cendres, celles qui nécessitent du caractère et de la sueur, c'est toute l'ivresse de Francis Rousset ! Fondateur de la librairie des Danaïdes à Aix-les-Bains, puis libraire au Québec, l'homme a toujours eu le goût du vin et entreprend des formations en œnologie. En 2016, sur le terrain agricole appartenant à son beau-père, affleurant le ruisseau des Girondales, il repère cette belle orientation au sud qui pourrait accueillir de la vigne. Pourquoi pas ? Il n'en faut pas plus pour le convaincre. Dès la fin de l'année 2016, il commence à préparer les sols et l'implantation des vignes sur les échelas, ces poteaux de bois sur lesquels la vigne va s'appuyer et croître. Sur les trois hectares de terrain, dix-huit mille pieds de vigne sont plantés en un mois et demi, nécessitant l'installation de plus de six mille piquets et le déroulage de quatre-vingt dix kilomètres de fil de fer ! *"À cela s'ajoute la pose, à même la terre, d'un paillage pré-percé en toile de jute et de chanvre biodégradable afin de garantir une meilleure reprise du plant. L'autre atout est d'exiger un travail moindre en matière de désherbage"* précise Francis Rousset.

Je suis parti d'une page vierge. C'était une évidence, avant même d'être une opportunité, de produire ce vin en bio.

Francis Rousset,
vigneron-paysan

LE FRUIT D'UN LONG TRAVAIL

De fait, le projet sous-jacent de Francis Rousset ne se limite pas à cultiver du raisin et produire du vin... non, l'idée est bel et bien de replanter des cépages traditionnels, qui se marient avec cette terre de Savoie, et que l'histoire des hommes a, hélas, délaissés.

Neuf cépages composent ainsi les coteaux des Girondales : la jacquère, l'altesse, le chardonnay et la roussane pour le vin blanc. Le gamaret, la mondeuse, le persan, le pinot noir et la douce noire pour le rouge. La vigne pousse, chargée de promesse, le pampre se forme et les premières grappes apparaissent, comme le fruit d'un travail obstiné. Le paysan-vigneron ne laisse rien au hasard. Pour que ses vignes aient un meilleur rendement et soient moins vulnérables, il les taille en cordon de Royat double-croisés,

contrairement au cordon de Royat double en V. L'idée est de faire passer la sève en haut des branches et non en bas en croisant astucieusement les nouvelles pousses.

Exemple d'une taille en cordon de Royat double-croisés, afin d'optimiser la circulation de la sève en haut des branches.





© Grégoire Domenach

MOHAMED ALI ET LA VIGNE...

L'année 2019 voit sa première production à hauteur de 1 500 bouteilles, d'une cuvée que Francis Rousset baptisera "Za chto ?" (pour quoi ? en russe) en hommage à ses voyages en Russie et en Asie centrale. Mais il faudra attendre l'été 2020 pour les premières vraies vendanges. Aujourd'hui, le résultat force l'admiration : six cuvées au total, réparties pour la moitié en blanc et en rouge certifiées en agriculture biologique, désormais accessibles au public. "Je suis parti d'une page vierge, témoigne Francis Rousset. C'était une évidence, avant même une opportunité, de produire ce vin en bio.

Et puis, dans une zone urbanisée, proche d'Annecy, je voulais que ce vignoble symbolise un travail de transmission, de réhabilitation du patrimoine naturel, de respect de la terre." Et quand, dans les rangées de vigne qui zèbrent le vallon, on lui parle de cette année 2021 qui s'annonce si difficile, à la suite du peu d'ensoleillement, des aléas climatiques, des épisodes de grêle et de gels printaniers, Francis Rousset préfère citer Mohamed Ali : "Les plus forts ne sont pas ceux qui gagnent, mais ceux qui n'abandonnent pas après avoir perdu." Voilà un beau retour en bouche pour finir cette journée. ■

À gauche : la salle de dégustation, dans les chais, qui accueillera bientôt les visiteurs et les passionnés du vignoble. À droite : trois crus des coteaux des Girondales. À déguster avec modération et en bonne compagnie.



© Grégoire Domenach



Un vin bio... et lauréat de l'Agglomération d'Annecy

Il n'y a pas eu de vin à Villaz depuis 130 ans. Raison pour laquelle l'initiative de Francis Rousset a été saluée par l'Agglomération d'Annecy, en 2017, par la remise d'un titre de lauréat dans le domaine agricole. En parallèle de son activité aux coteaux des Girondales, le vigneron reste salarié d'un domaine agricole de 5 hectares en Suisse. À noter que des vignes cultivées grâce à l'emploi de produits phytosanitaires exigent une période de trois ans avec des pratiques biologiques (sans pesticides ni intrants chimiques) afin de pouvoir bénéficier de la certification Agriculture Biologique. Le fait de partir sur une "page blanche" pour Francis Rousset, sur des champs qui n'avaient pas été cultivés depuis un long moment, ne donne pour autant pas le droit à une certification biologique dès le début de la culture : deux années sont ensuite nécessaires pour l'obtenir !



DES COURS D'ÉCOLE DEVENUES VERTES



Fini l'enrobé, à bas le bitume, adieu l'artificialisation : la révolution est en cours... d'école ! Par le biais de ce dossier, nous avons souhaité montrer dans le département de la Haute-Savoie quatre exemples de végétalisation, perméabilisation, reflowerissement, jardins potagers et chemins de l'eau qui font revivre les établissements scolaires. À Annecy, Faverges, Neuvecelle, Saint-Julien-en-Genevois, des collectifs et des ingénieurs paysagistes ont donné le pouvoir aux enfants de véritablement transformer leurs cours d'école. Explications.

NEUVECELLE : COURS D'ÉCOLOGIE

Avez-vous déjà imaginé être écolier à Neuvecelle ? Probablement non. Vous vous diriez que grandir et chahuter dans ce charmant village du Chablais est un atout, du fait de sa proximité avec le lac Léman... mais pas seulement. Car en réalité, vous vous amuseriez surtout dans cette nouvelle cour d'école, avec sa pente couverte de copeaux de bois, de mobiliers naturels, et d'un toboggan au milieu des végétaux. Bienvenue dans une école que les enfants ne veulent pas quitter !

Lorsqu'on arpente la galerie de la maternelle, les baies vitrées donnent sur cette fameuse cour, formée de grands talus couverts de copeaux de bois qui recréent une ambiance forestière. Une glissière s'installe dans cette déclivité et permet une diversité d'usages pour les élèves de maternelle. Les toboggans, vergers, gradins, potagers en terrasses côtoient ici des essences d'arbres locales et originales : des érables de Cappadoce, des bouleaux de l'Himalaya, des merisiers et des noisetiers. Les lieux offrent ainsi aux enfants et aux professeurs une palette de couleurs et une diversité d'ambiances.

"TRAVAIL DE COUTURE"

À noter que lors de la phase de chantier, les acteurs du projet se sont concertés pour conserver un maximum d'arbres, notamment un grand cèdre centenaire dans la cour élémentaire, et un cerisier d'exception dans la cour des maternelles. Aux manettes de ce joli projet : l'atelier des Cairns en qualité de paysagiste et l'agence PNG pour le volet architectural. Un travail de "couture" a été réalisé pour greffer le projet sur l'existant. En effet, le site est bordé de trottoirs et de voiries urbaines qui étaient des points sur lesquels les paysagistes de l'atelier des Cairns devaient impérativement se raccorder.

TRIPLE RÔLE POUR UNE SEULE COUR

L'enjeu de cette cour végétalisée est triple : un enjeu pédagogique d'abord, afin d'expliquer aux enfants le rôle que jouent les arbres et les plantes, et la connexion essentielle de tout être humain avec la nature. Un enjeu écologique ensuite, pour que le sol retrouve son activité d'absorption des eaux de pluie, de drainage et de respiration. Un enjeu de confort urbain enfin, pour lutter contre les îlots de chaleur causés par les surfaces artificielles tel que l'enrobé. Si certaines surfaces demeurent en béton désactivé - sur une fine épaisseur - pour des raisons d'usage (sports, manifestations communales, etc.), il a été réalisé à partir d'un granulat issu d'une carrière locale.

EAU THÉÂTRALE

Plutôt que de faire couler l'eau dans des gouttières et la jeter dans des grilles et des tuyaux PVC, les paysagistes de l'atelier des Cairns ont réalisé un travail important sur le chemin de l'eau, les jours de pluie, pour la mettre en scène sous différentes formes, et aussi pour favoriser son infiltration. Aussi, des "rivières sèches" se remplissent d'eau pluviale au cours des précipitations et deviennent des canaux à ciel ouvert que les enfants peuvent suivre et contempler. Cet écoulement permet, en outre et à un autre endroit, d'alimenter une mare pédagogique sur la partie basse de la cour.



CRAN-GEVRIER : ÉCOLE MATERNELLE CRAN-VALLON

UNE ÉCOLE QUI SÈME UNE BELLE IDÉE...

Cinquante-et-une... voilà le nombre de variétés de fleurs et de végétaux qui ont été plantées dans le jardin potager de l'école maternelle de Cran-Vallon, à partir de semences paysannes et biologiques. Au sein de cet établissement, les cent vingt enfants sont avant tout des jardiniers, des cultivateurs, des semeurs... pour le plus grand bonheur du quartier.

Le projet du jardin potager de la cour d'école de Cran-Vallon s'inscrit dans les "parcours environnementaux" initiés par la Ville d'Annecy, en partenariat avec l'Éducation nationale, le CAUE de Haute-Savoie, et plusieurs associations du bassin annécien. L'objectif ? Sensibiliser et mieux former les élèves à la connaissance et au respect de la nature.

Chef d'orchestre du jardin potager, et par ailleurs directeur de l'école maternelle, Martin Frémont témoigne de ce projet : "Le jardin remplit des fonctions écologiques et pédagogiques : c'est l'enseignement du vivant, un apprentissage direct et visible pour les enfants. Ils comprennent le rôle de la graine, du terreau de semis, du temps nécessaire pour faire pousser une plante." Dans le jardin ont ainsi été plantés de la stevia, des

ceillels d'Inde, des tournesols géants, plusieurs variétés de tomates et de concombres, des haricots verts, des courges et des courgettes, pour ne citer qu'une partie de ce "laboratoire agricole" à ciel ouvert ! "Le but était aussi de remettre des semences aux enfants, afin qu'ils les plantent chez eux, ajoute Martin Frémont. L'année prochaine, nous projetons de planter des arbres fruitiers." Résultat : l'école maternelle a reçu une belle récompense, puisqu'elle a été sélectionnée pour participer à la Coupe de France des jardins potagers, où elle a reçu un prix.

Yannis Sauty, maire délégué de Cran-Gevrier, se réjouit de l'engouement suscité par ce genre d'initiatives : "Nous assistons à l'émergence d'un mouvement qui concerne maintenant la quasi-totalité des écoles de Cran-Gevrier, avec une démarche propre à chaque établissement." Ainsi, à l'école du Vernay, la commune a été interpellée par les professeurs et les élèves pour perméabiliser une partie de la surface bétonnée, dans l'optique de réaliser un jardin. L'école de Sous Aléry, quant à elle, s'était préalablement engagée dans une démarche similaire. "Si la passion du jardinage peut naître à l'école, avant d'essaimer dans les familles, au bas des immeubles collectifs, comme dans les résidences individuelles, alors nous aurons réussi", conclut Yannis Sauty.





La cour de l'école de Cran-Vallon a donné de belles tomates cette année.
Le jardin potager est orné des décorations réalisées par les enfants.



FAVERGES : ÉCOLE RENÉ CASSIN

QUAND LES ENFANTS LIBÈRENT LE SOL !

Lorsqu'on franchit le portail de l'école René Cassin à Faverges, une originalité attire aussitôt le regard : des bosquets d'arbres, des îlots de terre, des copeaux de bois et de la verdure forment d'étonnants archipels... Les enfants s'égaient en montant sur des souches disposées ici et là, sautillent sur des serpentins de bois, se cachent dans les arbustes quand les plus contemplatifs observent le feuillage. La deuxième surprise, c'est que ce sont eux-mêmes les artisans de cette petite révolution ! Sous l'enrobé, la terre...

Ce projet de végétalisation d'une partie de la cour d'école fut intitulé "Hors-champs". Il s'inscrivait alors dans le cadre du programme culturel Fabric'Arts, développé par la commune de Faverges autour du théâtre, de la musique, du paysage et de l'architecture, à destination des enfants, et en collaboration avec le CAUE de Haute-Savoie. "C'est un projet de retour au vivant et de sortie du tout-enrobé dans les cours d'école. Il faut en finir avec l'enrobé qui crée des îlots de chaleur !", explique Jérémy Huet, paysagiste basé à Chambéry. L'objectif était on ne peut plus simple : libérer le sol, le rendre perméable, puis l'agrémenter de mobilier naturel, en bois principalement, construit par les enfants. "Nous voulions que les enfants s'approprient le projet, poursuit Jérémy Huet. Il y avait un équilibre à trouver entre les services de la Ville, pour l'entretien futur du site, les professeurs, pour l'organisation et la sécurité, et les paysagistes issus du collectif Etpuisquiencore. C'est un beau travail d'équipe !"

Au cœur du projet à Faverges : l'implication des enfants du début de la conception jusqu'à la fin de la phase travaux, afin de "libérer" partiellement la cour d'école de la surface enrobée.



SOUS L'ENROBÉ, LA TERRE !

Auparavant, la cour d'école était intégralement en enrobé, avec un marronnier malade, une poignée de platanes et un vaste préau en béton... Le projet s'est déroulé en quatre phases : les enfants ont d'abord dessiné la cour d'école et là où ils souhaitaient voir les arbres, puis ce fut le chantier, avec le découpage de l'enrobé à la disqueuse, avant la réactivation paysagère, soit la fertilisation des sols, et enfin la plantation des arbres, avec le remplissage des zones libérées. "L'idée était de donner les outils aux enfants pour qu'ils s'en servent, et non pas qu'ils nous regardent travailler. Nous voulions les emmener sur le terrain de la création, de la conception, pour qu'ils s'approprient au mieux le projet de leur nouvelle cour d'école." Celle-

ci voit ainsi croître des érables, des bouleaux, des noisetiers, des groseilliers, et du verger local. "C'est un projet qui fait intervenir les sens : le toucher du bois et la manipulation de la terre, les odeurs, la vue, l'écoute aussi. Le changement de paysage participe d'un changement inhérent des notions d'ambiances", évoque Jérémie Huet. Quant à la découverte du cycle de l'eau, les enfants l'ont vu à l'œuvre, preuve à l'appui, avec la pente de la cour qui permet l'irrigation des plantes. "La terre respire, avec ce qu'on a fait !" s'enjoue un des enfants. Et bien qu'un ballon atterrisse parfois dans les arbustes, le respect de la végétation par les écoliers force désormais l'admiration. Voici un bel exemple d'écol...ogie !



SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS GROUPE SCOLAIRE DES CHABLOUX

APPRENDRE AU MILIEU DES ARBRES

Parc public ou une école ? Difficile à dire, mais en réalité... les deux ! À Saint-Julien-en-Genevois, le nouveau groupe scolaire des Chabloux a quelque chose de fascinant, de par son rapport à l'espace et à l'environnement. Formidable outil pour créer du lien social et montrer la nature aux enfants.

Le site du projet s'étend sur l'une des dernières enclaves vierges de constructions, au sein du quartier Chabloux et non loin du centre-ville de Saint-Julien-en-Genevois, en plein boom démographique. L'idée était de réaliser, outre les bâtiments dédiés au groupe scolaire, un parc public de 4 000 mètres carrés, avec des jardins botaniques et des potagers, permettant de conserver un "vide" au milieu d'un "plein". Soit un espace arboré au cœur d'une urbanité galopante...

"CONTINUUM PAYSAGER"

Le parc se love entre les deux écoles, à la façon d'un large gradin de verdure qui sert ainsi de terrain de jeux aux enfants. Les deux cours d'école jouent donc pleinement leur rôle pour former à la fois des limites "naturelles" et dessiner une topographie à ce parc. Les deux cours ont un accès de plain-pied avec la

promenade, offrant une utilisation pour les enfants hors temps scolaires. *"C'était notre idée d'origine : former un continuum paysager de grande qualité, où les cours de l'école et le parc se confondent,* précise Mélanie Dabert, l'une des architectes du projet. *Des toitures en terrasses plantées ont également été travaillées pour prolonger le couvert végétal, dans un effort d'insertion paysagère."*

ÉCOLE BUISSONNIÈRE ?

Dans les cours, on retrouve des essences comme des hêtres, des charmes, des bouleaux et des sorbiers. Tandis que le parc public présente une remarquable diversité de végétaux, évoquant l'ambiance des haies bocagères : des cornouillers, des troènes, de la viorne, de l'aubépine, du fusain, du frêne et de la charmille. Les reliefs rappellent les noues paysagères et remplissent les fonctions de rétention d'eau, aidée par des herbacées et des graminées. À ces ensembles foisonnants s'ajoutent, dans les espaces de prairie, des arbres nobles tels que des chênes, des tulipiers et des ormes qui tutoient par ailleurs du verger local. Façon ludique de faire découvrir aux enfants - et aux plus grands ! - les essences de notre territoire...





Le principe de cette cour d'école était de respecter le continuum paysager avec le parc public à proximité, offrant aux enfants un espace verdoyant et ludique.



MOBILITÉ :

CES COMMUNES QUI CHERCHENT DES SOLUTIONS

Apaisement de la circulation, sécurisation des déplacements pour les piétons et les cyclistes, maintien de la capacité de stationnement, création d'une nouvelle place centrale, nouveaux aménagements paysagers et réalisation de mobiliers urbains pour raviver le lien social... à Héry-sur-Alby, c'est une petite révolution qui est en train de se produire !

APPORTER DE LA SÉRÉNITÉ DANS LES DÉPLACEMENTS, ET CONTINUER À CRÉER DU LIEN SOCIAL

ENTRETIEN AVEC JACQUES ARCHINARD, MAIRE D'HÉRY-SUR-ALBY, ET JULIE SURREAUX, CONSEILLÈRE MUNICIPALE

Paysages : On pourrait penser au premier abord qu'Héry-sur-Alby est un petit village paisible, ce n'est pas le cas ?

Jacques Archinard > C'est très paisible, très agréable à vivre, mais le village fait face à des enjeux importants en matière de mobilité ! La croissance démographique d'Héry-sur-Alby est passée de 700 habitants à 1 000 habitants en moins de vingt ans. Combinée à une circulation sur la départementale qui était de 1 600 véhicules par jour en 2005, et qui atteint désormais la barre des 4 700 véhicules au quotidien... La sociologie de notre territoire a aussi évolué : nous nous trouvons à une minute seulement de l'autoroute pour Genève, à vingt minutes d'Annecy, à proximité de Chambéry et de Rumilly, donc sur des axes stratégiques à l'échelle du département. Une population périurbaine est venue résider ici. Ces "nouveaux" habitants désirent un cadre vert, un esprit rural, avec un prix au mètre carré qui reste bien inférieur en comparaison des villes alentour.

De notre côté, nous ne voulons pas devenir une ville-dortoir qui ne fait que construire des logements...

Paysages : Quels sont donc ces grands enjeux en matière de mobilité ?

Jacques Archinard > D'abord, il était impératif d'apporter de la sérénité dans les déplacements, et de continuer à créer du lien social. Raison pour laquelle nous avons entrepris et finalisé le

réaménagement du centre-village, avec des partenaires comme le CAUE, Teractem, les paysagistes concepteurs Denis Roptin et Christophe Veyrat-Parisien, et avons créé des cheminements piétons, des places arborées, des lieux de convivialité où les voitures ne peuvent circuler. Le deuxième enjeu, découlant du premier, était de concilier les déplacements motorisés avec les modes de déplacement doux, tout en maintenant une offre importante de stationnement, pour les commerçants, les habitants, et les touristes... La réalisation d'une voie verte s'inscrit pleinement dans cette logique de diversification des modes de déplacement, et c'est une véritable opportunité pour nous. Enfin, notons qu'avec la récente crise sanitaire, nous avons assisté à une évolution prégnante dans l'utilisation de la voiture, avec une nette diminution qui résulte de la pratique du télétravail.

Paysages : Il se dit aussi que la commune accroît son offre de chemins de randonnée à partir du centre-village ?

Julie Surreaux > C'est un objectif du mandat. Un élu aujourd'hui décédé, Roland Chevallier, avait préalablement mené le projet d'un chemin rural, appelé le chemin des Cabris, qui trouve son origine au centre d'Héry-sur-Alby et permet de former trois boucles pour les randonneurs. Ce fut un succès immédiat. Ces sentiers demeurent encore aujourd'hui très empruntés. Progressivement, ce tourisme de randonnée a incarné un vrai levier de développement touristique, et donc économique, pour notre commune.



Paysages : Mais comment expliquer cet engouement pour les sentiers d'Héry-sur-Alby et la voie verte ?

Jacques Archinard > Déjà, il y a l'attractivité d'Annecy qui permet de générer des flux touristiques sur les communes périphériques, avec un public que nous n'avions pas auparavant. La saturation autour des rives du lac et les problématiques de circulation dans la ville d'Annecy poussent un nombre croissant de touristes à découvrir les environs, à exercer d'autres activités, à prendre des logements estivaux hors d'Annecy-centre, et parfois même chez nous. Nous devons donc nous emparer de cette opportunité, et créer sur l'agglomération des conditions optimales de déplacement, notamment en matière de pistes cyclables et de transports en commun. Tout le monde en sortira gagnant !

Julie Surreaux > Nous avons une carte à jouer grâce à un territoire collinaire, des paysages entre lacs et montagnes, avec une offre différente en ce qui concerne la randonnée : celle-ci est moins ardue que dans d'autres secteurs alpins, ou autour d'Annecy, avec des sentiers en pente légère et une découverte plus tranquille du territoire. L'offre de vélo et de VTT s'est aussi considérablement accrue ces derniers temps, mais avec des conséquences que nous devons gérer sur la qualité des sentiers de randonnée.

Paysages : C'est-à-dire ?

Julie Surreaux > Les usages, qu'ils soient pédestres, cyclables, équestres, nécessitent une pédagogie importante en amont, avec des équilibres à maintenir. Entre les touristes qui sortent parfois des sentiers et s'aventurent sur les parcelles des agriculteurs, les VTTistes qui usent les chemins en créant des rigoles où l'eau s'infiltré, ruisselle et érode la terre, et les paysans de la commune qui, quelquefois, s'accaparent les sentiers communaux pour faire paître leurs troupeaux, nous devons veiller à ce que chacun respecte l'activité de l'autre !

Jacques Archinard > Notons aussi que la politique mise en place dans le cadre des PDIPR (Plan départemental des itinéraires pédestres et des randonnées), à l'échelle du département, est un appui financier et technique important pour une petite commune comme la nôtre. Je dirais que nous cherchons à concilier la mobilité douce, qui est la suite logique de l'évolution du territoire et des modes de déplacement, la qualité des chemins ruraux pour les randonneurs, cavaliers, VTTistes, et la disponibilité des stationnements pour les véhicules motorisés.



LA "VOIE DU TONKIN", SUR DE BONS RAILS ?



Ancienne voie ferrée, 11 avril 2014*

Ancienne voie ferrée, 8 octobre 2017*



C'est aujourd'hui le maillon manquant d'une ligne ferroviaire historique... On la surnomme la "*voie du Tonkin*", car les travaux effectués pour créer cette ligne entre Évian-les-Bains et Saint-Gingolph, sur les bords du lac Léman, rappelaient aux ingénieurs et aux techniciens qui la construisirent, en 1880, les difficiles conditions rencontrées lors de la création du chemin de fer du Tonkin, à Hanoï.

Aujourd'hui, le projet de cette ligne est relancé, soutenu par les élus des rives du Léman et par le canton du Valais, sous la dénomination de RER Sud-Léman.

Entretien avec Géraldine Pflieger, maire de Saint-Gingolph, et présidente du Syndicat intercommunal d'aménagement du Chablais (SIAC).

* Photos issues de l'Observatoire photographique des paysages haut-savoyards www.observatoire.paysages.caue74.fr

Paysages : Madame le Maire, à ce jour, quels sont les enjeux de cette "ligne du Tonkin" ?

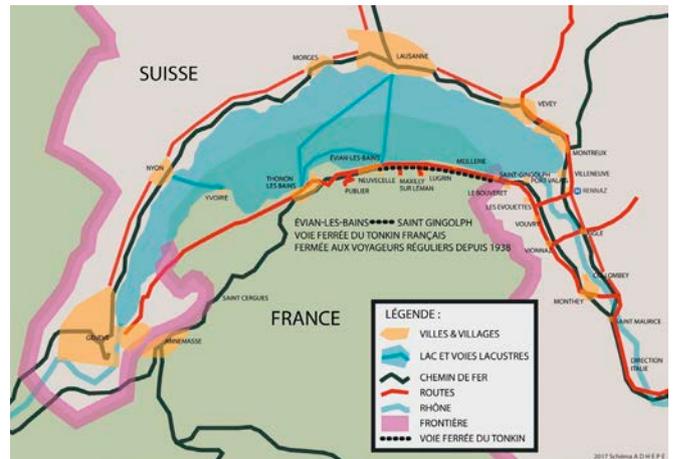
Géraldine Pflieger > Ce sont d'abord des enjeux de circulation et de fluidité pour nos communes de bords de lac. À titre d'exemple, on dénombre en moyenne 10 000 véhicules par jour qui traversent Saint-Gingolph (commune de 830 habitants), avec des pics à 13 000 véhicules en été. Il faut sortir de cette logique du tout-routier qui génère trop de pollution et de nuisances. La liaison ferroviaire qui nous connecterait avec Saint-Gingolph côté suisse est une vraie solution. Chez eux, on recense actuellement la fréquence d'un train par heure pour desservir leurs petites communes sur cette rive du Léman... On doit s'en inspirer, nous connaissons le savoir-faire helvétique en matière ferroviaire, et c'est pourquoi nous travaillons étroitement ensemble, avec les transports valaisans, sur ce projet.

Paysages : La solution à la congestion à Saint-Gingolph viendrait donc du train ?

G.P. > Les problèmes de mobilité dépassent largement la congestion de Saint-Gingolph ! Le "bouchon" qui se forme chez nous résulte des arrêts et contrôles en douane et de la topographie du terrain, avec la montagne et le lac qui enserrant la commune. Le grand projet de contournement routier, outre son coût (entre 120 et 150 millions d'euros, *NDLR*), ne réglerait aucunement le problème : il ne ferait que le déporter sur d'autres communes qui subiraient alors le même engorgement... Les solutions sont toujours multiples, en matière de mobilité. Notre stratégie vise à promouvoir l'intermodalité, avec le développement des voies cyclables, comme nous le faisons actuellement, et l'intensification de la liaison lacustre avec Lausanne.

Paysages : Sans oublier la voie pédestre, comme en témoigne la réalisation de la passerelle au-dessus de La Morge, et qui relie la France à la Suisse, via Saint-Gingolph...

G.P. > Oui, c'est un beau projet que nous venons de finir, et qui se raccroche à la requalification des quais de la commune, et à la Via Rhôna. De plus en plus, il est évident que les voies vertes (espaces de circulation réservés aux cyclistes, piétons, rollers, cavaliers, et interdits aux véhicules motorisés) jouent un rôle structurant pour les réseaux de transport au sein des collectivités : elles créent une offre remarquable en matière de déplacement et de dynamisme économique, tout en apaisant la mobilité.



LA "LIGNE DU TONKIN", UN PEU D'HISTOIRE...

C'est une histoire franco-suisse, une histoire de liaison ferroviaire et de rapprochement entre les deux États grâce au développement du train à la fin du XIX^e siècle. Du côté suisse, c'est la Compagnie de la ligne d'Italie qui inaugure le 14 juillet 1859 sa voie ferrée entre Bouveret, Monthey, Saint-Maurice et Martigny. Du côté français, la Compagnie Paris-Lyon-Marseille (PLM) met en service le 1^{er} juin 1886 la ligne Évian-les-Bains-Saint-Gingolph-Bouveret, aussi surnommée la "ligne du Tonkin". Sont alors desservies entre Évian et Saint-Gingolph quatre gares : Bains d'Évian ; Maxilly-Petite-Rive ; Lugrin-Tour Ronde et Meillerie. La ligne franchit un tunnel, le souterrain de La Balme (805 m), et deux viaducs ferroviaires situés avant Saint-Gingolph. La ligne est fermée au service voyageur le 4 mai 1938, l'année de la création de la SNCF, dans le cadre de la fermeture de 4 236 km de lignes en France, car jugées non rentables. Quant au trafic marchandises, le fret fut interrompu à partir du mois de mai 1988. Tout est donc à relancer...

Paysages : Si l'on revient à l'enjeu du train, de la "ligne du Tonkin" où en est-on du projet ?

G.P. > Un comité de pilotage s'est constitué pour ce fameux RER Sud-Léman, avec les transports valaisans, la Région Auvergne-Rhône-Alpes, le Syndicat intercommunal d'aménagement du Chablais (SIAC), que je préside, et la SNCF, bien entendu, qui est dans une position de mandataire pour les études techniques, les ouvrages, le système d'électrification et de sécurisation des passages à niveau. Il reste des incertitudes sur le maintien ou la suppression de certains passages à niveau. Ensuite, une enquête publique précèdera une déclaration d'utilité publique, en 2023, puis viendront les questions relatives au financement, avec des discussions franco-suisse. L'horizon d'une mise en service de ce RER Sud-Léman devrait intervenir autour de 2030. Mais la force de ce projet, c'est qu'il demeure un vrai projet collectif, avec des échanges passionnants !

Paysages : Comment est-il perçu dans la population de Saint-Gingolph ?

G.P. > Plutôt avec enthousiasme, je dirais. Nous avons la chance d'avoir un tissu économique solide, avec des commerces qui marchent bien, et nous savons qu'une gare permettrait la continuité de ce dynamisme...

REGARD

PÉDALER AU RYTHME DE LA HAUTE-SAVOIE

© Nurlanbek Nurtaev

Le Grand-Bornand rime avec les cimes d'une Haute-Savoie fière de son statut de terre de sport. Alors, quand le Tour de France s'y déroule et fait passer ses caravanes, ses cyclistes, ses coursiers, c'est une occasion rêvée pour la région : paysages à l'honneur, répercussions touristiques et promotion remarquable du territoire. En selle !

Le coureur cycliste Victor Lafay, membre de l'équipe Cofidis, s'entraîne régulièrement dans les cols de Haute-Savoie pour préparer les grands tours.



Il est un œil qui ne voit pas la montagne comme celui du promeneur, émerveillé, ou du curieux lambda en bord de route : l'œil du cycliste. Rivé sur le bitume, "l'œil accroché à l'étrier de frein de celui qui me précède" comme le dit Victor Lafay, coureur professionnel au sein de l'équipe Cofidis et vainqueur d'une étape d'anthologie sur le *Giro* de cette année (le Tour d'Italie).

DES COLS ET DES HOMMES

Le cycliste professionnel, contrairement à son homologue amateur, ne peut pas s'arrêter quelques minutes pour admirer le paysage et le ballet champêtre du bétail au cours de l'estive. De même qu'il ne peut alimenter son réseau social d'un paysage photographié dans le but de montrer le chemin gravi. Mais il ne faut pas croire pour autant que le coureur professionnel n'est qu'une machine à développer des watts et à interroger les limites du corps humain. Victor Lafay l'évoque de cette façon : "La Haute-Savoie est unique pour nous, coureurs pros, au sens où elle offre un terrain de jeu parfait pour se préparer à beaucoup de courses dans le calendrier annuel. Les vues sont magnifiques, et en quelques minutes, vous quittez une piste cyclable surpeuplée pour un col silencieux, le calme des forêts, les vallées verdoyantes."

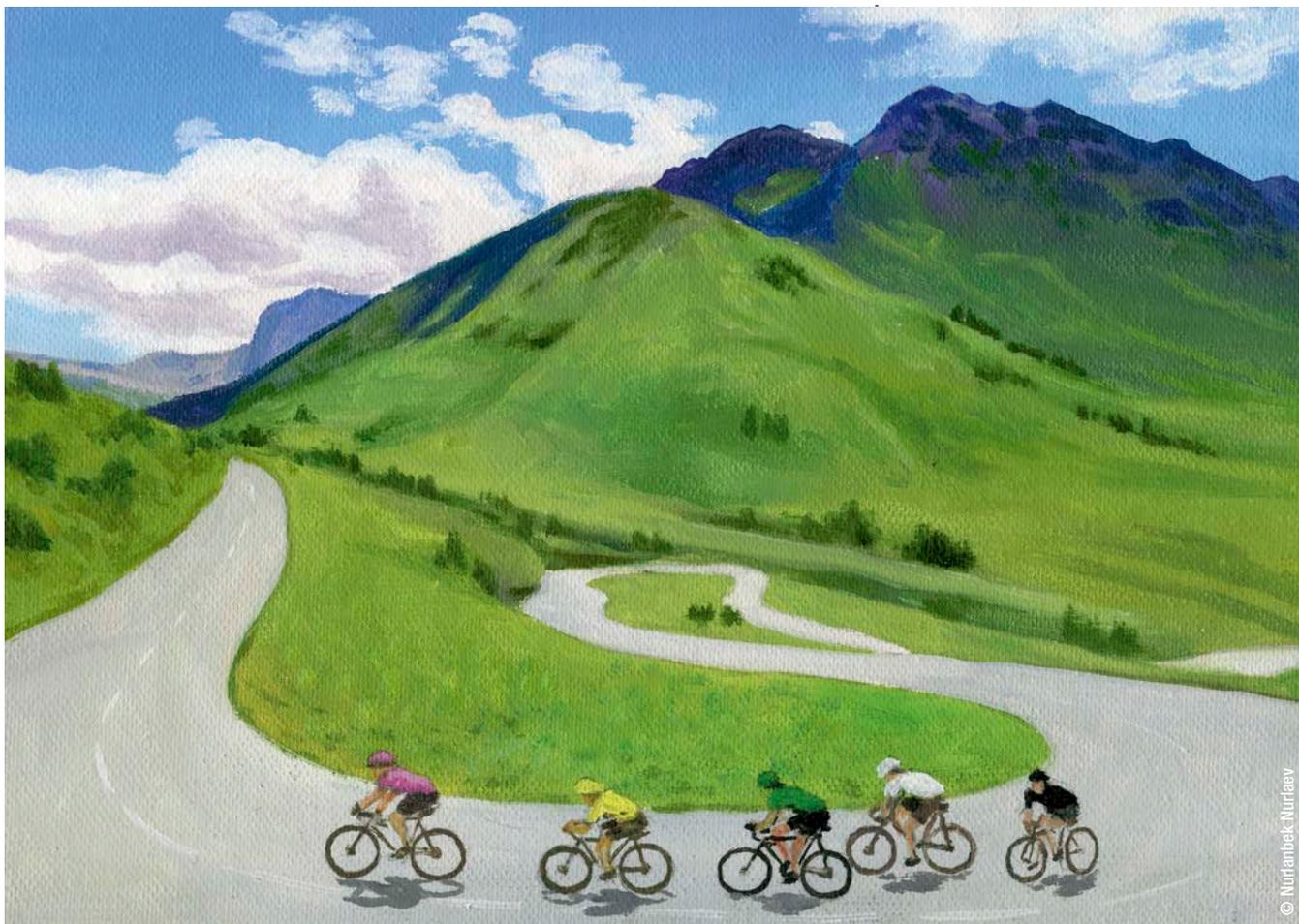
TERRAIN DE JEU DES GRIMPEURS

Un autre coureur, Aurélien Paret-Peintre, originaire d'Annemasse, porte le maillot de l'équipe AG2R Citroën lors du Tour de France et a fini neuvième au classement du dernier Paris-Nice. Ce Haut-Savoyard aime les routes du Salève, l'intensité des exercices en montagne car ce sont "*des leçons d'humilité dans un sport qui en a déjà l'image*". Le grimpeur s'entraîne occasionnellement autour d'Annecy et confirme cette impression : "*La montagne est mon terrain de jeu préféré ! J'adore aborder les pentes du Semnoz, par exemple. C'est magnifique, mais il faut jouer avec la popularité de tous ces sites en Haute-Savoie... Éviter le tour du lac en août est un impératif !*", lâche-t-il, le sourire aux lèvres, avant d'évoquer sa passion (et non sa préférence !) pour certains cols de Savoie : "*Le col du Glandon, franchement, c'est un col mythique ! Très beau, très ardu, au même titre que le Galibier ou la Madeleine. Ces cols vous mettent vraiment à l'épreuve, c'est une lutte entre le dénivelé et votre capacité physique !*"

CHACUN SON RYTHME, CHACUN SON PAYSAGE

Cette capacité, c'est peut-être ce qui donne au cycliste son point de vue si singulier à l'égard d'un territoire : il en recherche les limites, les nouveaux itinéraires, les cols inconnus... À son rythme, toujours. Que l'on soit coureur professionnel, rivé sur la roue de devant, dans l'attente de le dépasser, ou que l'on soit cycliste du dimanche, estomaqué par la beauté des pics alpins, chacun trouve son bonheur. Le vélo est un outil parfait pour associer le mouvement à la valeur d'un paysage. C'est l'outil de celui qui veut sentir les odeurs de la forêt, le souffle du vent s'engouffrer entre les branches, être étonné de la vue renouvelée après la bascule d'une montée qui lui semblait interminable quelques minutes avant. À vélo, chacun peut s'approprier un paysage. Le temps humain face à l'éternité de la nature, comme un rappel nécessaire à la richesse de la Haute-Savoie : celle qui se savoure au rythme des coups de pédale !

Le col des Aravis n'inspire pas seulement les cyclistes : il est aussi le terrain de jeu des peintres et des photographes. En témoigne cette toile de l'artiste kirghiz Nurlanbek Nurlaev.



© Nurlanbek Nurlaev

PANORAMA

LA FERME DE CHOSAL... QUAND LA NATURE RELEVÉ LES HOMMES



Un lieu bien particulier se niche dans les vallons de la commune de Copponex : la ferme de Chosal. Cette ancienne exploitation maraîchère, reprise en 1980, a désormais pour vocation l'horticulture, la préservation de l'environnement, le land art, l'animation pédagogique, et enfin la vente de produits locaux... mais son véritable secret n'est pas là : la ferme de Chosal est d'abord un lieu où travaillent et s'épanouissent des personnes en situation de handicap.



© Grégoire Domenéach



© Grégoire Domenéach

La ferme de Chosal est un Établissement et Service d'Aide par le Travail (ESAT) qui promeut un accès à l'emploi pour de nombreuses personnes en situation de handicap, affectées de déficience intellectuelle, et parfois des troubles associés. Elles sont au nombre de 63 travailleurs handicapés à œuvrer sur le site, et 29 y sont hébergés, encadrés par près de trente salariés à temps plein.

"FIERS DE CE QU'ILS FONT"

C'est un lieu de vie inspirant, ouvert et inclusif, où l'art occupe une place de choix. En effet, les initiatives de la ferme de Chosal mettent en avant des créations de land art disséminées sur le site. Myriam du Manoir, artiste plasticienne, spécialisée notamment dans les installations éphémères, témoigne des engagements de la ferme de Chosal : "Ce qui est riche et intéressant, c'est ce partage du travail. Nous étions cinq artistes, et chacun était chargé de la création d'une œuvre en collaboration avec les travailleurs en situation de handicap.

Nous étions cinq artistes, chargés de la création d'une œuvre en collaboration avec les travailleurs en situation de handicap.

On sent qu'ils sont intégrés, respectés, et on les sent surtout fiers de ce qu'ils font et de ce qu'ils apportent !"

L'HOMME ET LA NATURE

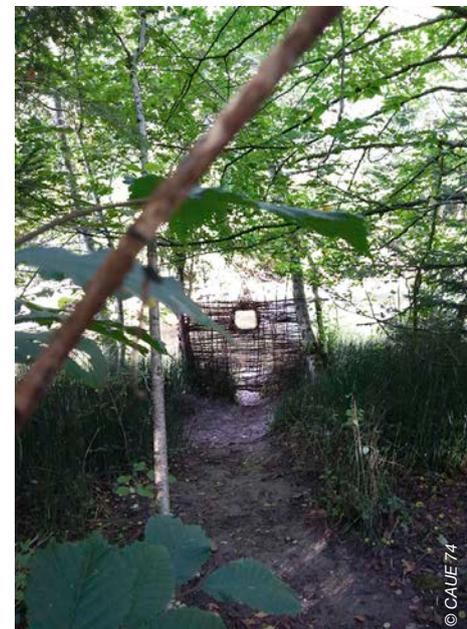
Lieu à forte valeur environnementale, la ferme de Chosal est en parfaite cohérence avec la démarche de Myriam du Manoir : intégrer l'autre dans son environnement, et le rendre acteur de sa prise de conscience. En somme, ne pas opposer démarche sociale et responsabilité environnementale. "On travaillait à côté de la ferme pédagogique. Là encore, ce sont les travailleurs qui se sont formés à la présentation des animaux, à leur soin, à l'accueil du public, à l'entretien paysager sans produits phytosanitaires. On partageait avec eux les repas, et nous étions invités chez les uns ou chez les autres, à tour de rôle ! Au cœur de ce projet, il y a cette attention permanente, avec toujours une grande bienveillance et un respect de la nature."



© CAUE 74



© CAUE 74



© CAUE 74

INTERVIEW DE JORRIS SANTALUCIA, DIRECTEUR DE LA FERME DE CHOSAL

Paysages > Jorris Santalucia, comment fonctionne cet "ESAT" de la ferme de Chosal ?



Jorris Santalucia > Sur le site de Chosal, les personnes en situation de handicap sont affectées à différentes tâches en fonction de leurs capacités, de leurs compétences, et de leur envie. Si certaines travaillent en extérieur, pour l'entretien des espaces verts, la production horticole et agricole, le soin des animaux ou l'accueil du public, d'autres travaillent à l'éco-boutique, dans l'atelier de conditionnement,

ou encore dans un bureau. Celles qui ont le permis de conduire effectuent les livraisons des paniers de légumes auprès de nos adhérents. Ces personnes sont très bien encadrées par l'équipe d'animateurs, et aussi par les deux maraîchers qui viennent nous aider dans le cadre de l'activité agricole.

Paysages > L'objectif premier de la ferme est donc l'insertion par le travail de ces personnes en situation de handicap ?

J.S. > Oui, nous favorisons l'inclusion de ces personnes, mais en cherchant aussi à promouvoir un éco-tourisme où le respect des animaux, les dimensions humaines et environnementales sont nécessairement imbriqués. À la ferme de Chosal, nous essayons de tendre en permanence vers l'empreinte écologique la plus faible. Tous est cultivé en permaculture, à titre d'exemple, et la boutique ne vend que des produits de la ferme ou ceux de producteurs locaux...



La ferme de Chosal est une expérience unique pour le visiteur qui déambule dans différentes atmosphères au sein d'un lieu où sont associés travail, handicap, agroécologie, produits locaux, solidarité et respect des animaux.

Paysages > Comment se déroule la prise en charge de vos travailleurs en situation de handicap ?

J.S. > Ces 63 travailleurs ont tous entre 19 et 60 ans. Vingt-quatre d'entre eux sont des retraités qui continuent à vivre sur le site. Ils sont répartis entre trois types de logement : des appartements de soutien pour les plus autonomes, un foyer d'hébergement de dix-neuf places avec de petits studios pour certains, et enfin des unités de vie pour les plus âgés. Le travail peut s'avérer physique, c'est une ferme : le maraîchage demande beaucoup d'efforts et, en hiver, les travaux de réfection ou d'entretien sont souvent rudes. Ces travailleurs sont exemplaires !

Paysages > Et à toutes ces activités s'ajoute donc... celle de l'art ?

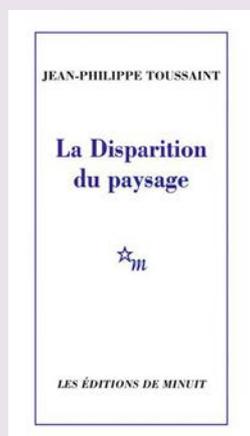
J.S. > Oui, et je dois dire que cet aspect est devenu une très belle vitrine pour la ferme ! De grands noms du land art sont venus exposer leurs œuvres, comme Bob Verschueren, mais aussi la compagnie belge "Patrimoine à roulettes". Cette dynamique de l'art est un excellent moyen de s'exprimer pour certains travailleurs en situation de handicap.

Paysages > Parlez-nous un peu des projets de demain, à la ferme de Chosal ?

J.S. > Nous allons ouvrir un espace de restauration, avec les produits de la ferme. Mais il y a aussi une résidence d'artistes à destination de ceux qui pratiquent le land art, par exemple. Cette résidence prendrait place dans l'ancien transformateur hydroélectrique qui fut un des tout premiers en Haute-Savoie, et qui nécessite aujourd'hui une rénovation ambitieuse.



LA DISPARITION DU PAYSAGE



Les éditions de Minuit comptent dans leur catalogue des auteurs dont la plume, francophone souvent, nous emmène là où jamais nous n'aurions penser aller ! En effet, qui irait à Ostende, sur la morne côte belge, dont les images d'Épinal se résument aux mélodées mélancoliques de Jacques Brel ?

Jean-Philippe Toussaint y est, ses yeux bercés par les embruns gris, immobilisé sur un fauteuil roulant. Il laisse libre cours à cette plume riche et imagée qui a fait le succès du Cycle Marie Madeleine Marguerite De Montalte (Faire l'amour, Fuir, La Vérité sur Marie, Nue). Et ce n'est pas tant la beauté de son propos, cette nostalgie d'une vie qui fuit, cette poésie de l'abandon qui nous emporte, mais bien le

fait qu'on se dit, en lisant les 48 pages de cet opus de poche, qu'il parle de nous. Tous les lecteurs se diront qu'ils auraient pu l'écrire, ce petit livre sur la souffrance sans douleur, si personnel qu'il en devient universel.

L'immense mérite de Jean-Philippe Toussaint, ce n'est pas uniquement son rapport à ce paysage achromique dont il sublime les détails, mais la façon dont l'homme et son environnement ne font qu'un dans un sentiment partagé : l'homme est aussi morne que son temps. Et, comme disait le poète cité en premier :

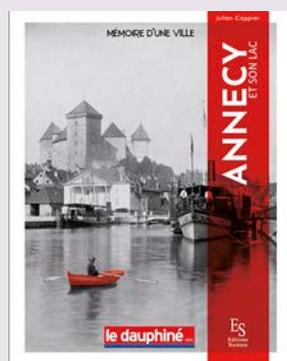
"Il y a deux sortes de temps
Y a le temps qui attend
Et le temps qui espère
Il y a deux sortes de gens
Il y a les vivants
Et ceux qui sont en mer"

J. Brel, L'Ostendaise

La disparition du paysage, Jean-Philippe Toussaint

Éditions de Minuit - 6,80 €

ANNECY ET SON LAC



De 1860 au rattachement de la Savoie, Julien Coppier nous propose une visite historique de la ville à laquelle est rattaché le poncif "entre lac et montagne", rabâché autant de fois qu'il y a de perches dans ou de cyclistes autour de ce lac un 15 août. Justement, c'est une autre piste que les classiques histoires de la ville que Coppier, prolifique et jeune auteur, propose à ses lecteurs ou aux touristes descendus de leur vélo électrique loué.

Il nous raconte coup sur coup la géographie évolutive d'une ville en constante révolution, nous propose des photographies inédites, fruit d'un long travail de recherche, et des commentaires historiques pertinents et érudits.

Une belle manière de redécouvrir la ville, en imaginant les bords du Thiou déserts, en rêvant aux chapeaux qui ont cédé la place aux casquettes. Ce n'était peut-être pas mieux avant, mais de la confrontation à la différence naissent les rêves d'un aujourd'hui différent. A lire, à regarder, à offrir.

Anancy et son lac, Julien Coppier

Éditions Sutton - 24 €

UN MOIS À SIENNE



"Il y a des villes comme Florence, les petites villes toscanes ou espagnoles, qui portent le voyageur, le soutiennent à chaque pas et rendent sa démarche plus légère. D'autres qui pèsent tout de suite sur ses épaules et l'écrasent, comme New York, et il faut y apprendre peu à peu à se redresser et à voir." (A. Camus, Carnets III)

Hisham Matar, né à New York, sait, peut-être mieux que quiconque, ce qu'a voulu dire Camus. Sienna, "petite" ville toscane, porte ses visiteurs. De son existence bercée de drames (son père disparaît mystérieusement, au Caire, en 1990), Matar tire une fascination pour les quêtes personnelles marquées du sceau de

l'Histoire et de l'Art. Alors, il nous prend par la main pour nous raconter ce qui fait de Sienna son refuge.

S'ensuit une pérégrination poétique (sans être pompeuse) dans cette ville millénaire, rythmée par les découvertes artistiques et les émois culturels d'un blessé au cœur. Les reproductions des tableaux dans l'édition de Gallimard (collection *Du monde entier*) permettent au lecteur de suivre les références dont Matar use avec une parcimonie agréable (le rédacteur de ces lignes remercie Gallimard d'avoir pris en compte son inculture).

Un mois à Sienna est un livre fin, évocateur, un véritable voyage intérieur en ces temps de frontières renforcées.

Un mois à Sienna, Hisham Matar

Éditions Gallimard - 14 €

SUR LA TRACE DE NIVES

Erri De Luca
Sur la trace de Nives



L'immense Erri de Luca n'a pas fini de surprendre ses fidèles lecteurs. Il fait partie de ces auteurs dont les amoureux vont se précipiter sur la dernière sortie, même si, comme dans *Impossible* (Gallimard, 2020), il prend un contre-pied peut-être moins convaincant. Et *Sur la trace de Nives*, publié en 2006, est déjà un pilier de sa production littéraire protéiforme.

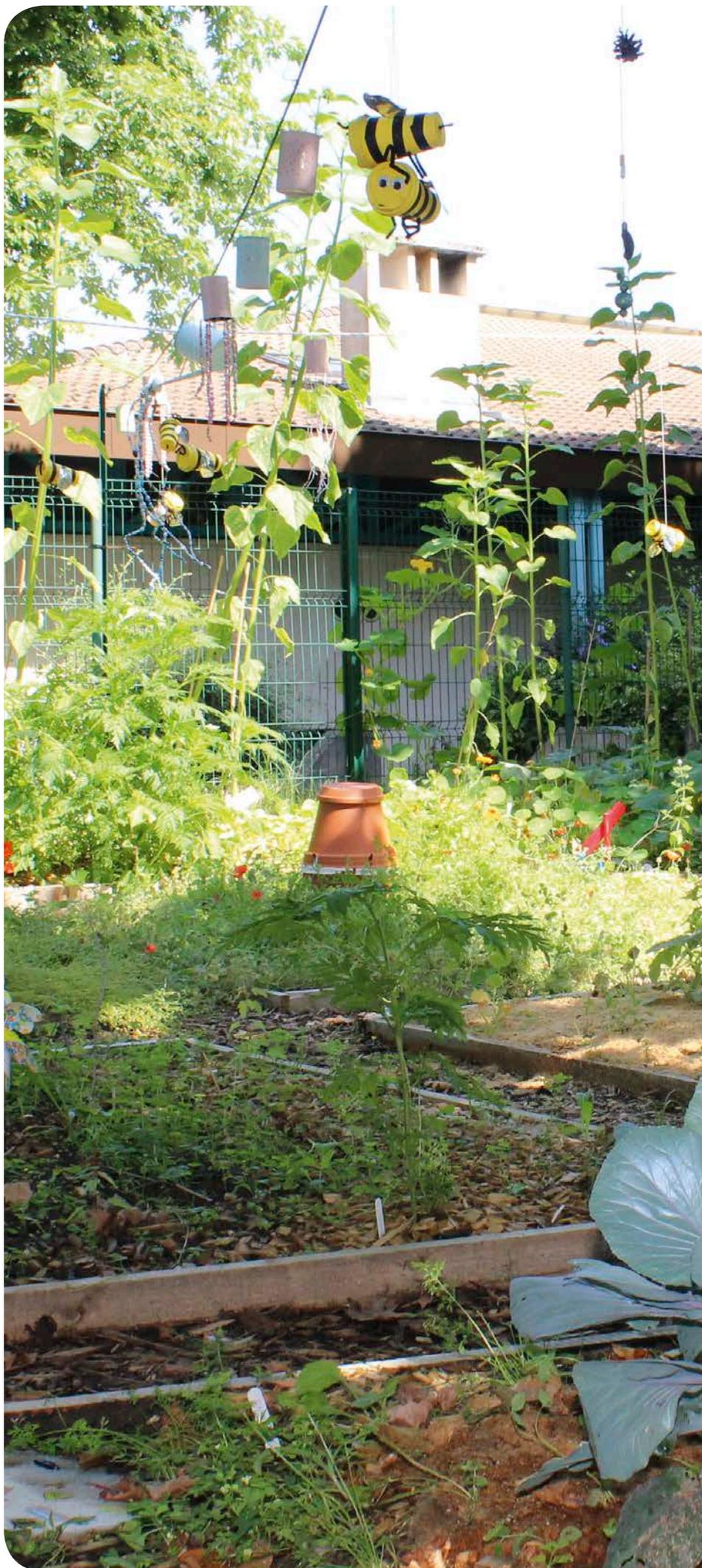
Ceux qui ne connaissent pas Nives Meroi feraient bien de taper son nom sur un moteur de recherche pour se sentir petits. Erri de Luca se retrouve enfermé sous une tente, avec cette légende des sommets comme comparse. Elle a des choses à raconter, avec la simplicité des gens extraordinaires, et de Luca a encore beaucoup de choses à écrire. S'ensuit un dialogue inspirant, traversé par des éclairs d'une littérature précise. Nives, cette Pénélope mythique et mystique, celle qui doit toujours redescendre après être montée à l'endroit où elle se moque des nuages, échange avec un homme dont le regard s'est forgé à l'expérience du monde.

Nives fait de la montagne une expérience sensorielle et charnelle :

"En tant que buveuse de neige, je suis d'accord, c'est de la matière de nuages, de l'eau distillée dans le ciel, rien à voir avec un beau verre de torrent, parfumé de terres et de sels dissous."

Sur la Trace de Nives, Erri de Luca

Éditions Gallimard - 6,90 €



74
Haute-Savoie
caue

Conseil d'architecture,
d'urbanisme et de
l'environnement

L'îlot-S
7 esplanade Paul Grimault
BP 339 | 74008 Annecy cedex
Tél. 04 50 88 21 10
etudes@caue74.fr
www.caue74.fr

**haute
savoie**
le Département